Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: [6] (1903)
Heft: 26

Artikel: Roman : le trésor bleu
Autor: Marrrot, Paul
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-253020

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LE PAYS ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

* * POUR LA FAMILLE * *

PARAISSANT A PORRENTRUY

N° 26 | Supplément du Dimanche 28 Juin | 1903

LE TRÉSOR BLEU

ROMAN (*Suite*)

Elle écoutait, toute surprise; le seul reproche qu'elle eût à adresser à son père était le refus à Lucien; elle en ignorait les causes; et elle ne pouvait se décider à avouer ce que l'intime pudeur de son cœur gardait depuis tant de jours avec souffrance. Mais certainement son père ne la devinait pas; de son côté elle ne comprenait pas son père.

Feuillode regretta en ce moment d'avoir amené cet entretien, mais il ne pouvait plus maintenant laisser partir sa fille sans achever l'explication.

— Parle, mais parle donc!

Alors, brusquée pour la première fois par son père, Claire Feuillode couvrit son visage de ses mains et pleura.

— Ma petite Claire, ne pleure pas, surtout ne me crois pas coupable: si tu savais combien j'ai souffert...

Mais elle n'écoutait point et ne comprenait encore pas; elle tomba tout à coup dans les bras de Feuillode et sans pouvoir se contenir plus longtemps, elle avoua la cause de ses tristesses.

Cet aveu à peine fait, elle recula effrayée de n'avoir pu garder son secret; elle n'osait lever les yeux, car elle s'imaginait trouver devant elle un regard de reproche.

Claire se jeta dans ses bras...

Mais Feuillode au contraire souriait maintenant et il respirait soulagé et comme délivré.

— Eh quoi, c'est cela, mon enfant! Tu as autant tardé à me le confier! tu as autant souffert, quand un mot pouvait tout arranger? Tu n'as rien de plus à me reprocher? Bien vrai?

Son front sévère s'illuminait, Feuillode était presque joyeux; cette confidence de son enfant lui évitait la sienne; et il voyait avec bonheur que cette peine-là, qu'il lui avait causée, pouvait être guérie.

— Bien vrai? répétait-il. Alors tu vas m'aimer toujours?

Puis, se levant, preste comme un jeune homme qui court où l'appelle le caprice d'un être aimé qu'il faut au plus tôt satisfaire, Feuillode prit son chapeau et sortit. Il avait l'intention d'aller trouver René Dorban.

Il voulait lui parler de Lucien Dechevrelle, renouer ce qui avait été rompu. Feuillode le fit pour ne pas plus longtemps contrister sa fille, et le lendemain Lucien, averti par son ami, se présentait de nouveau chez l'artiste.

Lucien était violemment ému, car il craignait toujours. Il se garda bien, dans cette visite désirée par celui qui le recevait, d'affecter des allures de triomphateur.

Cette fatuité du reste n'était point dans son caractère. Il se présenta comme si, dans un premier entretien tout de nuances, M. Feuillode, hésitant, l'avait prié de revenir chercher une réponse définitive. C'est ainsi que Feuillode lui-même le prit; et il savait au fond un gré infini à Lucien qui ménageait de cette façon son amour-propre, si facilement vulnérable. Aucun des prétendants de Claire d'ailleurs ne lui avait fait meilleure impression que Lucien Dechevrelle; le jeune homme lui plut décidément et c'est avec un regret fort adouci qu'il lui accorda l'entrée de la maison.

Mais la joie de Lucien ne devait jamais être complète, et, pour ce mariage, un obstacle restait du côté de Mme Dechevrelle.

Lucien, dans sa hâte d'être heureux et craignant toujours des complications, pressa les choses; il retourna aux Elisiades peu de jours après la demande acceptée par Feuillode.

Il fut éloquent auprès de sa mère, chaleureux, emporté même. Mais il ne put vaincre la résistance morale...

Mme Dechevrelle dut bien consentir après une nouvelle scène attristante; elle ne trouvait point digne de se faire contraindre par les moyens de la loi. Elle fit les dernières représentations, puis céda, mais de mauvaise grâce.

Elle donna son consentement avec l'assurance que Mlle Feuillode ne serait jamais une fille pour elle; elle ne désirait pas la voir.

— Moi vivante, elle ne mettra pas les pieds aux Elisiades!

Telle avait été le propos tenu, les termes mêmes, devant Mme Maréchal aigrement satisfaite, et devant le bon M. Létang sincèrement navré.

Le mariage de Lucien Dechevrelle et de Claire Feuillode eut lieu avec une grande simplicité.

Le soir de la cérémonie les deux nouveaux époux prirent le train pour le voyage obligé et furent enfin l'un à l'autre; et jamais Lucien, jamais Claire n'avaient goûté pareille plénitude de bonheur. Elle surtout sentait dans tout son être s'élever une joie épanouie que disaient ses yeux profonds et dont sa voix charmeresse ne pouvait contenir l'émotion.

Elle ne se souvenait plus que leur amour avait éprouvé des traverses; mais Lucien, après les premiers moments d'oubli heureux, y songea.

X

Suivant sa promesse, Mme Dechevrelle n'assista point au mariage de son fils.

Quelques semaines après, un autre sujet de peine vint se joindre à l'amertume d'avoir vu Lucien passer outre à ses projets et à ses sentiments; elle apprit qu'il avait hypothéqué les terres qui lui venaient de l'héritage d'un ami de la famille.

Lucien, par là, ne menaçait aucunement les intérêts propres de sa mère, mais pourquoi agissait-il ainsi? Son mariage, pensait Mme Dechevrelle, avait donc été plus fâcheux encore qu'elle ne pensait. Que deviendraient dans la vie ces deux jeunes gens qui semblaient débuter par des folies?

Ils voulaient sans doute mener à Paris un train luxueux au-dessus de leurs moyens; nouveau sujet d'inquiétude pour la mère.

Elle sut également bientôt que son fils avait pris un emploi. Cette nouvelle était meilleure que l'autre, mais elle n'annonçait point non plus que les choses se passaient régulièrement.

Mme Dechevrelle suivait ainsi de loin le jeune ménage, et tout ce qu'elle en apprenait par des amies de Mme Maréchal, toujours irritée, redoublait ses appréhensions et donnait raison à son chagrin.

Les faits qui inquiétaient Mme Dechevrelle étaient exacts. Après les premières semaines du mariage, Lucien avait encore porté une somme à Me Descourreaux.

Ce sacrifice lui avait pesé plus que le premier, à cause de son jeune ménage, et il était loin encore du chiffre qu'il s'était fixé après des calculs approfondis; il continuerait, et en attendant il s'était procuré un emploi.

Sa chère petite femme l'aidait comme si elle connaissait le secret de son mari; elle acceptait avec joie le genre de vie et le train modeste qu'il avait réglés. Ils habitaient, rue de Douai, un appartement qui, tout en étant fort convenable, eût fait regretter le petit hôtel de l'avenue de Villiers, à toute autre qu'à la confiante Claire. Mais vivre là ou ailleurs, peu lui importait: elle ne voyait que Lucien. Feuillode venait souvent chez eux; il y dînait toutes les semaines.

Ils accueillaient sa visite avec plaisir; ils auraient aussi voulu recevoir celle de Mme Dechevrelle; Lucien eût été heureux de mener sa femme aux Elisiades. Mais Mme Dechevrelle ne paraissait pas près de désarmer. Elle s'attristait outre mesure et bientôt elle tomba dans une sorte de langueur à laquelle toutes les émotions qu'elle avait éprouvées n'étaient pas étrangères.

Surtout, la solitude lui devenait pesante, et M. Létang n'y pouvait rien, bien qu'il se multipliât pour égayer cette maternelle mélancolie. Il délaissait ses chers travaux pour passer quelques heures tous les jours avec Mme Dechevrelle, mais il sentait bien son impuissance à la divertir.

Il n'y avait valet de trèfle ou roi de cœur qu'il n'appelât le soir à son aide. Mais, même le triomphe de la partie gagnée n'amenait plus le sourire sur le visage de sa vieille amie.

Tous les jours, elle avait raccourci de quelques pas sa promenade quotidienne dans le parc, et lorsque septembre avec son soleil médiocre vint luire dans les feuilles roussies des arbres, elle ne sortit plus que de loin en loin.

(A suivre) Paul MARROT.

NOUVELLES A LA MAIN

Crétinot a assisté à une audience de le Cour d'assises.

— Je vous demande un peu, explique-t-il à un ami, ce que çà peut faire aux assassins d'être condamnés aux travaux forcés à perpétuité.

— Mais il me semble que...

Et Crétinot:

— Allons donc! ils meurent presque tous avant d'avoir terminé leur peine...